3e ANNÉE, N° 76. --- SAMEDI, 26 FEVRIER 1848.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *A Galata*.
DANS LES VILLES DE LITTORAL, à l'Agence des Paquebots français.
A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.
A PARIS, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.
A MARSEILLE, chez Mme *veuve Camoin et Cie*.
A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, General Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

CONSTANTINOPLE ..... un an, 8 piastres.
6 mois, 4 »
PROVINCES ET ÉTRANGER un an, 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.
Le Journal paraît les 1er, 6, 11, 16, 21, 26 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 26 Février.

La beauté de la position de Constantinople est peut-être unique dans le monde entier. Lorsqu'on entre dans le port par une belle journée de soleil, elle offre le plus magnifique panorama que l'imagination la plus poétique puisse créer. Mais nous devons le dire, ce splendide tableau est l'œuvre de la nature. On dirait que l'homme a craint d'y toucher. Si c'était par un sentiment de défiance envers son propre génie, nous le blâmerions. Au point de développement où sont arrivées toutes ses facultés, il peut marier ses œuvres à celles de la nature partout où il le juge nécessaire, et concourir par là à une plus grande harmonie dans les choses du monde physique.

Toutes les grandes capitales se sont toujours distinguées par d'immenses travaux dont quelques-uns ont fait la gloire des gouvernemens qui les ont commandés et des artistes qui les ont exécutés. Il est inutile que nous fassions ici la nomenclature des hommes et des choses dont nous parlons. Les noms des grands souverains et des grands artistes sont assez connus. Nous croyons plus conforme au but des lignes que nous traçons de dire que les œuvres d'art ont deux grandes divisions: les œuvres *utiles* et les œuvres *agréables*, et que si nous avions tout d'abord à choisir, nous donnerions la préférence aux premières.

Au nombre des travaux utiles, nous mettons en première ligne ceux qui ont pour objet la santé des hommes et l'accroissement de leur bien-être. Assainir, par exemple, les ports de mer et rendre les relations commerciales plus faciles, c'est assurément concourir à l'obtention du double but que nous indiquons. Nous arrivons naturellement à la donnée qui fait le fond de l'article que nous écrivons.

Sous le rapport de l'assainissement, Constantinople laisse beaucoup à désirer, surtout dans la partie de la ville qui borde les deux côtés du port. Là, les eaux des nombreux égouts ne se mêlent pas à celles de la mer; elles croupissent dans des bourbiers, d'où il s'élève d'incessantes exhalaisons qui infectent l'air et le rendent très malsain, principalement dans la saison des chaleurs.

Le port de Constantinople est un des plus beaux qui existent. Une double rangée de maisons dont la plus grande partie sont d'une très faible valeur, ont leurs fondemens dans les eaux et couvrent ses deux bords dans toute leur étendue. Par leur position même, ces habitations sont insalubres, et nous devons ajouter qu'elles favorisent singulièrement la contrebande et la perversité de tant d'hommes sans aveu qui les habitent et y trouvent souvent un refuge lorsqu'ils sont poursuivis par les autorités. Combien de fraudes ne sont-elles pas commises au préjudice de la douane, par les facilités que ces maisons offrent aux contrebandiers? Une barque portant des articles en contrebande, n'a qu'à longer ces maisons pour y trouver un gîte où elle les dépose sans que les hommes de la douane aient le temps de s'en saisir. Combien d'hommes qui, après avoir commis quelque crime ou délit, échappent aux poursuites de la police en pénétrant dans ces maisons pour sauter ensuite dans quelque *caïk* qui les transporte à bord d'un bâtiment où il leur est facile de se cacher! Indépendamment de ces deux graves inconvéniens, il en est un troisième qui a une extrême importance, et qui mérite d'être pris en sérieuse considération. Le port de Constantinople reçoit environ 5,000 bâtimens par année; son mouvement est aussi considérable que celui du port de Londres. Mais ce mouvement, en raison même de son étendue, n'est-il pas à tous les instans entravé par les maisons, nous allions dire par les barraques qui sont construites l'une contre l'autre sur toute la ligne des deux rives du port?

Il nous semble qu'au degré de civilisation où est parvenue la Turquie, civilisation qui rend tous les jours plus nombreux les rapports commerciaux de Constantinople avec les grandes places de l'Europe, le gouvernement actuel, qui compte dans son sein les hommes les plus remarquables de l'Empire, par leurs connaissances et leur dévouement aux intérêts publics, ne saurait tarder à se convaincre que la cessation des graves inconvéniens que nous venons de signaler, il doit faire, sous ce rapport, ce qui a été fait dans toutes les villes maritimes de l'Europe. Nous voulons parler de la construction de quais; et nous dirons tout d'abord que nous ne nous dissimulons point les difficultés qui s'opposent à la réalisation de cette idée. La grande étendue des lignes latérales du port doit sinon effrayer, du moins faire mûrement réfléchir le gouvernement sur l'importance d'un pareil travail. Mais si l'œuvre dont nous parlons peut être classée parmi les plus utiles, il s'en suivrait qu'il ne faudrait rien négliger pour lever les difficultés d'argent et de travail qu'elle pourrait présenter. La capacité des hommes se mesure d'ordinaire d'après les œuvres qu'ils accomplissent, et il n'est personne qui n'ait la conviction que le ministère actuel ne soit à la hauteur des plus grandes tâches. Pour notre compte, nous sommes persuadés qu'on peut trouver dans les ressources du pays, habilement ménagées, les moyens d'exécuter tous les travaux nécessaires à la salubrité publique et au développement des richesses de l'Empire.

Dans la construction des quais sur les deux rives du port, il y a donc une question d'art et une question d'argent. Loin de nous la prétention de croire que nous sommes aptes à traiter convenablement ces deux questions. Cela regarde plus que nous les hommes du métier. Nous voulons seulement indiquer quelque chose d'approximatif, donner pour ainsi dire une idée de ce travail. S'il fallait un projet complet sur le plan des quais, sur le mode de construction, sur les matériaux à employer, si nous étions tenus de nous prononcer entre la fonte qu'on emploie en Angleterre, ou la pierre qu'on emploie en France, nous dirions que tout cela est affaire d'ingénieurs, et nous ne le sommes pas. Notre travail est plus modeste, et nous nous contenterons de jeter quelques chiffres sur le papier plutôt, comme point de départ pour un plan à faire, que comme fixation rigoureuse de ce qui doit être fait.

Selon nous, le quai de la rive droite devrait partir de l'échelle d'*Azab Capoussou* et aboutir à celle de Top-Hané. Le quai de la rive gauche commencerait à l'échelle de *Iali-Kiosk* et finirait à celle de *Oun-Capan*, ce qui ferait environ 6,000 mètres de quais. Si la largeur du quai était de 25 mètres, on aurait une surface de 150,000 mètres. En mettant la main-d'œuvre et l'achat des matériaux, à 260 p. par mètre, on obtiendrait un chiffre de 39,000,000 de piastres. — 6,000 mètres de longueur et en moyenne 5 mètres de profondeur, font de surface verticale et sous-marine, 30,000 mètres qui, à 350 p. le mètre, donnent un chiffre de 10,200,000 piastres.

Pour déblayer le terrain, il faudrait acheter les maisons construites sur les deux rives du port; mais, comme nous l'avons dit, ces habitations n'ont pas une très grande valeur, et leur acquisition ne dépasserait peut-être pas 200,000,000 de piastres.

Ainsi, si nous additionnons les sommes ci-dessus, nous trouvons, 249,000,000 de piastres. Mais comme dans ces sortes de travaux, il faut faire la part de l'inconnu, nous croyons juste d'augmenter ce chiffre de la moitié, ce qui ferait un total d'environ 374,000,000 de piastres.

Cet immense travail et cette grande somme d'argent, nous le reconnaissons, semblent au-dessus des ressources présentes de la Turquie; mais en prenant dix années pour exécuter la construction de ces quais, on n'aurait à peu près que 40,000,000 de P. à dépenser par an. Le budget de l'empire, dont les ressources augmentent tous les jours, pourrait-il y suffire sans que les autres services eussent à en souffrir? Quant à nous, nous le croyons possible, sinon tout de suite, du moins dans un temps assez rapproché; et nous pensons que cette œuvre, indépendamment de sa grande utilité au point de vue de la santé et de la moralité publiques, ainsi que de la grande impulsion qu'elle donnerait au mouvement du port dégagé alors de toute entrave matérielle, serait pour la capitale un travail d'embellissement qui ajouterait considérablement à sa valeur, et ferait pour la gloire du souverain et de son gouvernement autant et plus peut-être que toute autre œuvre. A la place des barraques qui déparent si disgracieusement aujourd'hui les deux rives du port, on verrait alors s'élever de magnifiques maisons, et peut-être sentirait-on le besoin d'y planter des allées d'arbres, ce qui ferait incontestablement de la *Corne d'or* une des plus belles choses du monde comme elle en est le plus beau port.

Nous répétons qu'en indiquant cette idée qui nous a frappés par son caractère de grande utilité, nous n'avons voulu qu'appeler sur elle l'attention des hommes compétens, afin qu'ils la mûrissent plus que nous.

OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA VALACHIE.

L'ouverture de l'assemblée générale de la Valachie, pour l'année 1848, a eu lieu le 30 janvier. Nous publions le discours prononcé par S. A. S. le Prince Bibesko, à cette occasion, et nous faisons suivre ce document de la réponse de l'Assemblée Générale :

« Messieurs les députés de l'Assemblée Générale.

« En vous revoyant réunis autour de moi, j'éprouve la satisfaction que donnent une confiance mutuelle et des services communs rendus à la patrie.

« Vos travaux de la session dernière qui sera consignée avec honneur dans nos annales, ont déjà porté une grande partie de leurs fruits.

« Dix mille familles, dont vous avez brisé les fers, bénissent votre nom en jouissant des bienfaits de la liberté, et leur faible tribut ajoute chaque jour au nombre des affranchis. C'est sans doute un grand sujet de bonheur pour nous tous de pouvoir penser que dans peu d'années la terre valaque ne nourrira plus que des hommes libres.

« L'instruction publique, en ce qui concerne les écoles primaires et élémentaires dans nos villes et communes, a déjà reçu toutes les améliorations qu'elle réclamait. J'ai tout lieu d'espérer que bientôt je serai parvenu à surmonter aussi les difficultés que présente l'organisation de l'enseignement supérieur, afin que nos fils ne soient plus obligés de s'expatrier à un âge où les souvenirs du sol natal, trop faible encore, finissent par s'effacer, pour faire place à des impressions qui les rendent ordinairement étrangers parmi les leurs et aux affaires de leur pays.

« La loi que vous avez votée sur l'amélioration du sort du petit clergé et sur la régularisation des revenus de la métropole et des évêchés, a reçu en partie son exécution. Nous pouvons espérer que ces dispositions salutaires recevront dans le courant de cette année leur entière application.

« La réunion des nos douanes avec celles de la Moldavie, a levé les entraves qui empêchaient, au détriment des deux pays, le libre échange de leurs produits en même temps qu'elle a apporté une augmentation à nos revenus. Le prix obtenu aux dernières enchères efficaces dans la capitale de la Moldavie a dépassé, pour la part qui nous revient dans le produit de cette ferme, celui obtenu les années précédentes, nonobstant la réserve faite à l'égard de l'exportation du bétail.

« Les sommes que vous avez allouées pour faire remplacer par un système régulier et économique, le mode vicieux qu'on suit dans l'exploitation de nos salines, sont destinées à réaliser des bénéfices considérables. Les travaux qui y ont été exécutés dans le courant de l'année qui vient de finir, ont dépassé toutes nos espérances. Ils nous donnent la certitude que bien avant la fin du dernier contrat de ferme, nous aurons obtenu le double but d'un système d'exploitation mieux entendu et combiné avec les améliorations que les devoirs de l'humanité réclamaient depuis longtemps en faveur des grands coupables condamnés aux travaux forcés.

« La partie judiciaire aussi reçut de notables améliorations par le frein que vous avez mis à l'esprit de chicane en fixant des frais légers, il est vrai, mais suffisants pour prévenir bien des poursuites injustes, et par la stabilité que vous avez assurée à la propriété en soumettant la possession immobilière aux règles de la prescription. A la suite de ces sages dispositions, les procès ont diminué dans une proportion considérable. Sur 18,000 affaires pendantes au commencement de l'année dernière, il n'en reste plus que quatre mille.

« Voilà, Messieurs, les résultats d'une seule session. Ils sont bien glorieux pour vous, et ils donnent la mesure de ce que peut l'harmonie entre le gouvernement et l'Assemblée.

« Au milieu de la joie générale et des espérances que vos travaux avaient laissées dans tous les cœurs, une grande calamité est venue nous frapper en réduisant en cendres la partie la plus populeuse et la plus riche de notre capitale. Le gouvernement a eu de pénibles devoirs à remplir dans cet affreux malheur, et j'ai la consolation de pouvoir penser qu'il s'en est acquitté ainsi qu'il le devait. Je ne doute pas qu'il n'obtienne aussi votre approbation en ce qui concerne les secours que les caisses publiques sont venus ajouter à ceux offerts par la charité publique dont le zèle s'est élevé au-dessus de tout éloge.

« Les hautes cours suzeraine et protectrice nous ont donné, en cette circonstance, des épreuves touchantes de leur constante sollicitude et de leur inépuisable générosité, qui ont pénétré nos cœurs d'une vive reconnaissance. Sa Majesté l'Empereur de Russie a, en outre, autorisé qu'une souscription fût ouverte dans l'intérieur de son empire, dont le produit a soulagé et soulage encore bien des infortunes. Il fallait de prompts secours pour faire tourner cette catastrophe au profit de la prospérité future de la ville; bien des difficultés s'opposaient à leur exécution; grâce néanmoins à la bonne volonté de ses bons habitans, elles ont été aplanies, et nous pouvons avoir le doux espoir que le nouvel aspect que présentera bientôt notre capitale finira par effacer les regrets du passé. Il n'est impossible, Messieurs, de me rappeler ce désastre, sans éprouver, dans la terreur que ce souvenir réveille dans mon âme, un sentiment de vive émotion et d'orgueil national, en pensant au courage des victimes et à l'empressement que tous ont mis le lendemain même du sinistre à remplir leurs engagements. Le bon ordre n'a pas été troublé un seul instant, et notre crédit, sorti victorieux de cette terrible crise que devait bientôt aggraver la gêne survenue à l'étranger, est aujourd'hui mieux assis que jamais, grâce à l'activité et à la fidélité de nos commerçans.

« Nos finances sont sans doute loin d'être en rapport avec les besoins qui se développent chaque jour; cependant, par suite de la règle que je me suis imposée de le principe de ne jamais dépasser les ressources disponibles, elle peuvent être considérées comme en très bon état. Aucune de nos caisses publiques n'offre de déficit, et la plupart même possèdent un excédant, comme vous aurez lieu de vous en convaincre par les comptes qui seront soumis à votre contrôle.

« Je vous avais promis, au commencement de l'année dernière, le Pont-sur l'Olto, des aqueducs pour notre capitale et l'ouverture à travers les Carpathes de la route de Kinéni : vous savez que ces promesses ont été remplies de manière à laisser à ceux qui viendront après nous, de véritables monuments du zèle et du talent de ceux qui m'ont aidé dans leur exécution.

« Plusieurs autres travaux importans tendant à faciliter nos communications et à nous ouvrir de nouvelles sources de prospérité, ont été entrepris sur différents points de la principauté, et ils seront poursuivis, dès le retour de la belle saison, avec l'ardeur que donnent le succès et l'expérience.

« Si, à côté de ce tableau succinct de ce qui a été fait dans l'espace d'une seule année, nous considérons l'état de calme, de sécurité et de bien-être dont jouit notre pays, nous ne pouvons que nous féliciter et en tirer le plus heureux présage pour son avenir, mais à la condition que nous ne nous préférerons les temps d'arrêt sont des temps de mort pour les peuples qui reviennent à la vie.

« Nous sommes, Messieurs, dans la bonne voie; continuons à nous donner la main; nos efforts réunis ne sauraient être de trop pour vaincre les obstacles qui encombrent la route de la civilisation: la patrie vous en sera reconnaissante. »

Voici la réponse de l'Assemblée Générale:

« Prince,

« La parole de Votre Altesse Sérénissime, toujours puissante sur les cœurs des Valaques, a pénétré l'Assemblée d'émotion et de reconnaissance.

« Nous nous estimons heureux, Prince, de recevoir de la part de Votre Altesse l'assurance que vos travaux de la dernière session ont répondu à ses vœux et à nos efforts.

FEUILLETON.

LA CHAMBRE ROUGE. (1)

II.

M. de Pont-Giband descendit de cheval, et marcha du côté du château; elle le suivit, obéissant à une impulsion machinale; et elle marcha qu'un automate.

Au moment d'arriver, il posa la main sur le bras de sa femme.

— Madame, lui dit-il, vous allez me donner le bras et vous efforcer de sourire, dussiez-vous en mourir.

— Oui, Monsieur, répondit Antoinette, qui dans ce moment n'eût pas hésité à se jeter dans un gouffre si son mari le lui avait indiqué du doigt.

Le marquis jeta la bride de son cheval à un palefrenier, aida sa femme à monter le perron, et la conduisit au salon, où Mme de Saint-Avril les attendait.

— Antoinette a été un peu surprise de ma voir, dit-il en entrant; vous comme elle est pâle!

— Pauvre chère fille!... quelle émotion vous lui avez occasionnée... elle en est encore toute tremblante!.. s'écria la bonne dame.

— Il est certain que je suis arrivé un peu comme une bombe... c'est impétueux.

— Sans doute, répondit naïvement Mme de Saint-Avril.

Antoinette s'étonnait qu'on pût souffrir autant sans mourir.

M. d'Herblay arriva sur ces entrefaites. Il avait été informé par un domestique de la présence de M. de Pont-Giband, dont le retour subit ne laissait pas de l'étonner beaucoup, et de l'inquiéter un peu.

Le marquis lui fit un excellent accueil; Antoinette, que le calme de son mari épouvantait plus que ne l'aurait fait l'explosion de sa colère, prétexta un grand mal de tête et se retira dans son appartement.

L'assance et la gaîté de M. de Pont-Giband désespérait l'inquiétude de M. d'Herblay; il répondit du mieux qu'il put à ces prévenances, si bien que Mme de Saint-Avril ne vit rien des secrets tourmens qui consumaient les trois personnes qu'elle aimait le plus au monde.

Quand M. de Pont-Giband rejoignit sa femme, il la trouva presque morte sur un canapé où elle s'était jetée les mains sur sa bouche pour étouffer ses sanglots. Elle se dressa subitement à la vue de son mari, comme un mannequin mû par un ressort.

— M. de Pont-Giband passa devant elle en la saluant, pousa la porte d'un cabinet vitré, prit une robe de chambre et s'en vêtit.

— Mon Dieu, ma chère amie, qu'il fait froid chez vous! dit-il; si nous faisions un peu de feu, qu'en pensez-vous?

Il tira le cordon d'une sonnette; François entra.

— M. le marquis a sonné? dit-il.

— Faites-nous du feu et dépêchez; il fait un froid de loup, dans mon cher pays.

Antoinette hasarda un regard vers son mari. M. de Pont-Giband marchait en se frottant les mains. En apparence, il était calme; mais sa voix avait un accent auquel Antoinette ne se méprit pas; ce son clair et métallique retentissait dans son cœur et y produisait l'effet d'un petit marteau qui aurait frappé sur les fibres les plus sensibles de tout son être.

Après que le feu eut été allumé, M. de Pont-Giband approcha deux fauteuils de la cheminée; il en prit un et fit signe à sa femme de s'asseoir dans l'autre.

Antoinette obéit.

— J'ai été un peu brusque tout à l'heure, lui dit-il, vous ne m'en voudrez pas, j'espère... J'ai toujours eu le sang très vif. En somme, ce qui m'arrive, était à peu près inévitable... Ne vous ai-je pas tendrement aimée, et n'ai-je pas mis tout en œuvre pour vous rendre heureuse? Ces dévoûmens reçoivent toujours leur récompense. Quant à Ladovic, c'était pour moi plus qu'un parent, c'était un ami... Vous comprenez. Je me suis fié à l'honneur d'une femme, à la sainteté de la foi jurée, au respect du passé, à tous les sentimens honnêtes et bons. Ils se sont brisés comme ces roseaux fragiles dont parle l'Écriture, et dont les éclats déchirent la main qui se confiait à leur force... C'était dans l'ordre... Passons...

Pendant ce discours étrange, Antoinette sentait son sang se figer dans ses veines; elle eût préféré des coups de poignard à ces paroles qui tombaient lent mont sur son cœur comme des gouttes de plomb fondu.

— Autrefois, poursuivit M. de Pont-Giband, je vous eusse tuée, pont-être; mais l'âge vient sans qu'on y pense, et la sagesse mûrit. J'ai fait beaucoup de réflexions durant ce voyage où je m'occupais de vous. Il m'a paru que le plus simple était de prendre le temps comme il vient, et les femmes, la vienne surtout, comme elles sont.

Mme de Pont-Giband tressaillit de la tête aux pieds.

— Il n'y a donc, reprit-il, qu'à nous efforcer d'écarter le scandale et le ridicule... le reste n'est rien.

Antoinette se couvrit le visage de ses mains.

— Monsieur, s'écria-t-elle, j'étais décidée à tout supporter... mais je préfère la mort à cet avilissement... je suis mère...

— Mère! répéta le marquis d'une voix tonnante.

— Oui! Ainsi, tuez-moi tout de suite, moi et mon enfant!

M. de Pont-Giband se leva, comme un tigre, livide et les yeux enflammés. Antoinette crut que sa dernière heure était venue, et tomba à genoux.

Il y eut un instant de silence effrayant; après quoi le marquis, plus fort que sa colère, se pencha vers sa femme et la souleva par le bras. Ses doigts étaient plus froids que le marbre.

— Pardonnez-moi, Madame, lui dit-il, j'ai failli me conduire en tyran de mélodrame... c'est été de très mauvais goût. Il me répugne fort de vous contrarier en quoi que ce soit; mais vraiment je n'ai pas la moindre envie de vous assassiner. Ainsi, rassurez-vous, s'il vous plaît, et causons tranquillement comme d'honnêtes gens qui sont en villégiature, et non pas comme des comédiens sur la scène de l'Ambigu.

Antoinette retomba dans son fauteuil, presque folle de désespoir.

— Nous disons donc, Madame, que vous êtes mère, continua-t-il; c'est fort bien... c'est un aveu dont je vous remercie et qui me fait sentir plus vivement la nécessité d'éviter tout esclandre. Nous sommes de trop bonne maison pour mêler le public à nos affaires. Ainsi, ma chère amie, pas de bruit.

Là-dessus M. de Pont-Giband salua sa femme et se retira.

III.

Mme de Pont-Giband fit ses prières et recommanda son âme à Dieu, comme une femme qui s'attend à mourir. Un jour se passa, puis un autre, puis un troisième, et le marquis n'ajouta pas un mot à ce qu'il avait dit.

Ladovic continuait à vivre au château entre Mme de Saint-Avril, Antoinette et le marquis; chacun lui faisait bon visage; il était de toutes les promenades, mais jamais il ne trouvait l'occasion de voir Mme de Pont-Giband seule en tiers. Le calme qui régnait dans leurs relations de tous les jours, lui fit mettre sur le compte des jeunes femmes la pâleur qu'il voyait sur le visage de sa cousine.

Comme toutes les femmes d'un caractère naturellement faible, Antoinette s'assoupissait dans la douleur, comme elle s'était endormie dans la joie. Elle laissait faire la destin et s'abandonnait elle-même comme une épave qui flotte sur les eaux.

Quant à Ladovic, il attendait toujours, pour l'entretenir à l'écart, une circonstance qui ne se présentait jamais.

Le quatrième jour, M. de Pont-Giband parla d'un chasse au loup qu'on apprêtait pour le lendemain.

— Je vais chez le garde m'entendre avec lui sur les dernières préparatifs, dit-il; venez-vous avec moi, Ladovic?

Ladovic se leva et suivit le marquis.

Lorsqu'ils furent dans le parc, M. de Pont-Giband ralentit sa marche.

— Permettez-moi de commencer, dit-il, par une phrase assez romanesque et prétentieuse, mais qui aura cet avantage considérable, de préciser nettement la position : je sais tout.

Ladovic pâlit et regarda M. de Pont-Giband.

— Oui, tout, répéta celui-ci; j'en avais deviné la moitié, Mme de Pont-Giband a bien voulu me confesser le reste.

M. d'Herblay comprit qu'il était en face d'une exécution.

— Monsieur, dit-il, je vous écoute.

— Je ne vous ferai pas de reproches, reprit le marquis; entre nous, ils seraient inutiles, sinon ridicules. Vous aimez ou vous croyez aimer ma femme, ce qui revient au même; mais vous comprenez qu'après la femme il y a le mari.

— Je suis à vos ordres, Monsieur.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— Mais, en acceptant la responsabilité tout entière de ma faute, j'espère que Mme de Pont-Giband...

— Permettez, dit le marquis en interrompant M. d'Herblay, Mme de Pont-Giband est ma femme,

(1) Voir les numéros des 8 et 11.